

Congrès de la Société Tunisienne de l'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie
« Histoire de l'éthique médicale à travers les civilisations »
(Carthage, Académie des Sciences, des Lettres et des Arts Beït al-Hikma,
28-29 et 30 octobre 2021)

« Ibn Ḥātima et la peste à Almería : des mesures de prophylaxie à une éthique médicale au XIV^e siècle en al-Andalus ? »

Christine Mazzoli-Guintard
Université de Nantes, UMR 6566-LARA

Le patrimoine culturel d'al-Andalus est d'une exceptionnelle richesse, maintes fois rappelée et sans cesse explorée, et l'« Histoire de l'éthique médicale à travers les civilisations », que parcourt le Congrès de la Société Tunisienne de l'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie en cet automne 2021, ne pouvait ignorer ce legs essentiel. Ce patrimoine est représenté, au fil des pages qui suivent, par une relecture de l'oeuvre d'Abū Ġāfar Ibn Ḥātima al-Anṣārī, *Taḥṣīl ġaraḍ al-qāṣid fī taḥṣīl al-maraḍ al-wāfīd* (« Réponse à la demande de qui désire étudier la maladie venue d'ailleurs ») : médecin d'Almería, Ibn Ḥātima (v. 1310 ?-1369) a livré dans son ouvrage ses réflexions face à l'épidémie de peste qui a frappé sa ville à partir du mois de juin 1348. Sous la forme de questions-réponses, l'auteur définit la maladie, évoque les causes de celle-ci et les moyens de s'en protéger ; son oeuvre peut ainsi être interrogée sur le regard porté par le médecin d'Almería sur la maladie, sur les mesures à prendre pour éviter la contagion et soigner les malades, dans une grande ville portuaire de la Méditerranée occidentale.

L'oeuvre d'Ibn Ḥātima est connue et elle a fait l'objet de travaux plus ou moins récents, sous l'angle de l'histoire de la médecine et de l'histoire des épidémies à l'époque médiévale ; après le nécessaire bilan historiographique des travaux menés autour de l'oeuvre, les mesures de prévention et de soin proposées par le médecin seront mises en évidence, afin de poser la question de l'existence d'une éthique médicale chez un médecin de l'Occident musulman au XIV^e siècle : de quelle manière le médecin Ibn Ḥātima a-t-il pensé et conçu les principes régulateurs de son action et de sa conduite morale ? Puis, *Pour l'amour des villes*¹, au cœur de mes travaux d'historienne, le propos s'attachera à la société et au cadre urbain affectés par l'épidémie, à savoir la ville d'Almería à la fin des années 1340, afin de croiser histoire des épidémies et histoire urbaine : comment Ibn Ḥātima a-t-il concilié mesures de prévention et espace densément peuplé d'une ville portuaire ?

I-Le traité sur la peste d'Ibn Ḥātima : notes historiographiques

L'intérêt pour l'opuscule d'Ibn Ḥātima sur la peste n'est pas neuf : en 1851 déjà, Francisco Javier Simonet avait copié le manuscrit de l'Escorial, signe de son intérêt pour le document. Quant au savant d'Almería, poète autant que

¹ J'emprunte ici le titre de l'ouvrage de Jacques le Goff, *Pour l'amour des villes, Entretiens avec Jean Lebrun*, Paris : Les Éditions Textuel, 1997.

médecin, il a fait l'objet de notices biographiques dans des ouvrages consacrés à la production littéraire d'al-Andalus, dès le XIX^e siècle également. Enfin, le texte lui-même a bénéficié d'éditions et de traductions, partielles ou complètes, dès les années 1860². C'est un bilan historiographique de ces données qui figure dans les lignes qui suivent.

I-1. Réponse à la demande de qui désire étudier la maladie venue d'ailleurs : un traité fondamental sur la peste

Précisons d'emblée que le traité sur la peste d'Ibn Ḥātima n'est pas unique en son genre, mais qu'il existe d'autres *maqālāt* sur l'épidémie qui frappa al-Andalus à compter de 1348, ainsi que des œuvres rédigées au siècle suivant, au gré des retours du fléau : le choix de ne retenir que l'œuvre d'Ibn Ḥātima tient à l'angle d'approche volontairement retenu ici, l'examen de la pensée d'un savant, témoin et acteur de la peste qui frappa Alméria à compter de juin 1348, et la nécessité, en tant qu'historienne de l'urbain, d'ancrer dans un cadre de vie les considérations de l'auteur sur la gestion de l'épidémie.

Par ailleurs, les autres traités relatifs à la peste ont déjà fait l'objet d'études d'ensemble, rapprochant ces œuvres pour en tirer des leçons quant à la manière dont des lettrés, à l'époque médiévale, percevaient la maladie, proposaient des moyens de prévention et de guérison, et conciliaient manifestations de la justice divine et phénomènes naturels : Suzanne Gigandet a étudié trois *maqālāt*, composées, au XIV^e siècle pour l'une ou au XV^e siècle pour les deux autres, par des savants de Grenade ou du Maghreb ; ces trois œuvres furent copiées par un lettré de Vélez entre 1457 et 1472, et c'est le manuscrit de ce copiste qui est édité et traduit³. Plus récemment, Mohamed Hassen a réuni et examiné trois compositions relatives à la grande peste, dues à trois auteurs du royaume nasride, Ibn Ḥātima bien entendu, ainsi qu'Ibn al-Ḥaṭīb et al-Šaqūrī⁴. Enfin, retenir comme objet d'étude le traité composé par Ibn Ḥātima tient au fait que l'œuvre est célébrée comme étant le plus important des trois traités sur le sujet, composés en al-Andalus, par la quantité et la qualité des informations réunies par l'auteur⁵.

² Pour les références à ces éditions et traductions, voir Jorge Lirola Delgado et Ildelfonso Garijo Galán, « Ibn Jātima [706] », *Biblioteca de al-Andalus*, Almería : Fundación Ibn Tufayl de estudios árabes, 3, 2004, p. 705-706 ; Maravillas Aguiar Aguilar, « Aproximación al léxico árabe medieval de la epidemia y de la peste », *Medicina e Historia, Revista de estudios históricos de las ciencias de la salud*, 2, 2014, p. 4-15, en part. p. 6. Aux références citées dans ces deux articles, il convient d'ajouter Mohamed Hassen, ثلاث رسائل أندلسية في الطاعون الجارف [Trois épîtres andalouses sur la peste noire], Carthage : Beit al-Hikma, 2014.

³ Suzanne Gigandet, « Trois *maqālāt* au sujet des épidémies de peste en Andalousie et au Magreb », *Arabica*, 48-3, 2001, p. 401-407 ; Suzanne Gigandet, « Trois *maqālāt* sur la prévention des épidémies », *Arabica*, 52-2, 2005, p. 254-293.

⁴ Mohamed Hassen, ثلاث رسائل أندلسية في الطاعون الجارف [Trois épîtres andalouses sur la peste noire], *op. cit.*

⁵ Jorge Lirola Delgado et Ildelfonso Garijo Galán, « Ibn Jātima [706] », *Biblioteca de al-Andalus*, *op. cit.*, p. 698-708.

I-2. Ibn Ḥātima (v. 1310 ?-1369) : un lettré d'Almería au temps de la peste noire

Célèbre non seulement pour son traité sur la peste, mais aussi pour ses œuvres poétiques et linguistiques, Ibn Ḥātima a naturellement retenu l'attention des arabisants, dès les premiers temps de l'orientalisme : Carl Brockelmann (1868-1956) lui a consacré une notice dans *Geschichte der arabischen Litteratur* [Histoire de la littérature arabe]. Le traité sur la peste a fait l'objet de recherches dès les années 1920, traductions partielles de l'œuvre ou mise en évidence des apports de celle-ci à l'histoire de la médecine⁶ ; la première étude approfondie de l'œuvre, parue en 1928, est due à l'arabisant Melchor Martínez Antuña (1889-1936), directeur de la Biblioteca Real de El Escorial⁷. L'ensemble de la production poétique d'Ibn Ḥātima a été étudiée, au début des années 1970, par Soledad Gibert⁸. Puis, une vingtaine d'années après, Emilio Molina López a examiné et interrogé l'œuvre d'Ibn Ḥātima, en particulier son opuscule intitulé *La suprématie d'Almería sur les autres villes d'al-Andalus (Maziyya al-Mariyya 'alā ġayri-hā min al-bilād al-andalusiyya)*, opuscule connu par des transmissions postérieures : l'œuvre a été examinée sous l'angle des données historiques, géographiques et biographiques qu'elle contient⁹.

Aucune source médiévale ne mentionne la date de naissance d'Ibn Ḥātima : elle fut fixée en l'année 1323 par l'orientalisme du XIX^e siècle, hypothèse reprise bien souvent par l'historiographie postérieure, et jusqu'à une date récente¹⁰. Soledad Gibert, en revanche, s'est prononcée en faveur d'une naissance vers 1300, proposition fondée sur le moment de rédaction de l'œuvre de maturité du savant d'Almería, son *dīwān* poétique, qu'il rédige au milieu de l'année 1338. María Jesús Rubiera Mata, enfin, suggère une date médiane, aux alentours de 1310, qui semble plausible¹¹. La date de la mort d'Ibn Ḥātima, quant à elle, figure dans les sources médiévales et, malgré quelques incohérences entre les auteurs, elle peut être fixée au 17 ou au 19 mars 1369. Si les noms des maîtres dont Ibn Ḥātima reçut sa formation

⁶ Ainsi José Fernández Martínez, « El tratado de la peste de Abenjātima de Almería », *Actualidad Médica* (Granada), 403-404 (1958), p. 449-512 et 566-588. L'essentiel de la bibliographie relative au traité sur la peste d'Ibn Ḥātima, et publiée jusqu'en 2004, figure dans Jorge Lirola Delgado et Ildefonso Garijo Galán, « Ibn Jātima [706] », *Biblioteca de al-Andalus*, *op. cit.*, p. 705-706. Il faut y ajouter les travaux de Suzanne Gigandet et de Mohamed Hassen cités en notes 3 et 4.

⁷ Melchor Martínez Antuña, « Abenjātima de Almería y su tratado de la peste », *Religión y cultura*, I-4, 1928, p. 58-90.

⁸ Soledad Gibert Fenech, *El dīwān de Ibn Jātima de Almería (Poesía arabigo andaluza del siglo XIV)*, introducción y traducción, Barcelona : Publicaciones del Departamento de Árabe e Islam, 1975.

⁹ Emilio Molina López, « La obra histórica de Ibn Jatima de Almería. Los datos geográfico-históricos », *Al-Qanṭara*, 10, 1989, 151-173 et « La obra histórica de Ibn Jatima de Almería. Los datos biográficos (y II) », *Revista del Centro de Estudios Históricos de Granada y su Reino*, 6, 1992, p. 161-184.

¹⁰ Se prononcent en faveur de 1323 Suzanne Gigandet (2010) ou Maravillas Aguiar Aguiar (2014).

¹¹ María Jesús Rubiera Mata, « Ibn Jatima », *Diccionario biográfico de la Real Academia de la Historia*, en ligne : <https://dbe.rah.es/biografias/27749/ibn-jatima> ; consulté le 01/09/2021.

religieuse et littéraire sont connus, en revanche, on ignore qui le forma aux connaissances médicales¹². À l'instar de bien des lettrés de son temps, Ibn Ḥātima exerça des fonctions à la cour : il fut secrétaire des gouverneurs d'Almería, il travailla également comme notaire et se consacra aussi à l'enseignement de la langue arabe et des sciences religieuses ; de province, il se rendait parfois à la cour de Grenade, où il échangeait avec Ibn al-Ḥaṭīb. La majeure partie de sa vie se déroula toutefois à Almería, où il vécut l'événement le plus tragique de son existence, l'épidémie de peste ; c'est peut-être à la suite de cette catastrophe qu'Ibn Ḥātima décida de se retirer de la vie publique¹³.

I-3. Dix questions et réponses au sujet de la peste

Le traité sur la peste d'Ibn Ḥātima a été récemment traduit en français par Suzanne Gigandet¹⁴ : celle-ci s'est basée sur les deux manuscrits les plus connus de l'œuvre, Escorial-1785 et Berlin-6369 et, même si elle n'a pas tenu compte des deux nouveaux manuscrits dont l'existence est signalée par Jorge Lirola Delgado et Ildefonso Garijo Galán, à savoir Bayezit `Umumi (Istanbul)-4085 et al-Ḥizāna al-`Āmma (Rabat)-255 K, la publication de S. Gigandet permet, pour notre propos, une première approche de l'œuvre aussi commode que satisfaisante.

L'ouvrage d'Ibn Ḥātima se présente sous la forme de questions-réponses, au nombre de dix, questions formulées par le savant, auxquelles il apporte des réponses, en puisant dans le savoir médical antique, dans ses propres observations et dans la loi religieuse. Ces questions portent principalement sur les causes de l'épidémie, sur les raisons de sa propagation, sur les moyens de se prémunir et de se soigner, mais aussi sur la position de la loi religieuse à l'égard de l'épidémie ; presque les deux tiers de l'œuvre s'attachent à de longs développements sur les aspects médicaux de la peste, la discussion de la loi religieuse occupant le tiers restant du traité¹⁵ :

Première question : la connaissance réelle de la peste (p. 17-20)

Deuxième question : les causes générales et particulières de l'épidémie (p. 21-31)

Troisième question : pourquoi certains sont-ils atteints et non les autres parmi leurs proches ? (p. 33-38)

Quatrième question : que sait-on quant à sa propagation ? (p. 39-41)

Cinquième question : comment peut-on se prémunir et se protéger ? (p. 43-51)

Sixième question : quels traitements doit-on appliquer lorsque l'épidémie sévit ? (p. 53-75)

¹² Jorge Lirola Delgado et Ildefonso Garijo Galán, « Ibn Jātima [706] », *Biblioteca de al-Andalus*, *op. cit.*, p. 698-699.

¹³ Jorge Lirola Delgado et Ildefonso Garijo Galán, « Ibn Jātima [706] », *Biblioteca de al-Andalus*, *op. cit.*, p. 701.

¹⁴ Abū Ġa'far ibn Ḥātima al-Anṣārī, *Taḥṣīl ġaraḍ al-qāṣid fī taḥṣīl al-maraḍ al-wāfid* (« Réponse à la demande de qui désire étudier la maladie venue d'ailleurs »), *La grande peste en Espagne musulmane au XIV^e siècle, Le récit d'un contemporain de la pandémie du XIV^e siècle*, manuscrit traduit et édité par Suzanne Gigandet, Damas : Presses de l'Ifpo, 2010 [= Ibn Ḥātima, *Réponse*].

¹⁵ Les références qui suivent renvoient à la pagination d'Ibn Ḥātima, *Réponse*.

Septième question : ce qui nous vient du législateur [Muḥammad] au sujet de la peste (p. 77-87)

Huitième question : quel sens attribuer au *ḥadīṭ* interdisant d'entrer dans le pays où sévit la peste ou d'en sortir ? (p. 89-94)

Neuvième question : quel est le sens des paroles [de Muḥammad] : Pas de contagion, pas de superstition (p. 95-103)

Dixième question : comment concilier les deux *ḥadīṭ*-s (p. 105-114).

Ce jeu de questions-réponses laisse entrevoir l'éthique médicale du lettré et, par bribes, la réalité de l'épidémie à Almería.

II-L'éthique médicale d'Ibn Ḥātima ou comment concilier foi et pratiques médicales

Par éthique médicale, nous entendons la manière d'être -*ēthos*- du médecin, qui repose sur un ensemble de règles de conduite, à la croisée de la déontologie, de la morale et de la science. Les connaissances médicales d'Ibn Ḥātima se fondent bien entendu sur les savoirs de son temps, héritiers d'Hippocrate et de Galien, qu'il cite parfois explicitement, ainsi la « Grande Thériaque » de Galien¹⁶. Les connaissances d'Ibn Ḥātima se fondent aussi sur ses propres observations de médecin, qui présente les mesures de protection possibles, « grâce aux enseignements de l'expérience et à l'étude des manifestations périodiques de l'épidémie à Almería¹⁷ ». En somme, « Nous nous sommes basés sur les apports de la science et les témoignages de l'expérience, vérifiés par les soins et la pratique et notés par les remarques et les résumés. Notre discours est celui du praticien dans cet art¹⁸ ». Cette médecine, avec ses mesures préventives et ses mesures curatives, doit être conciliée avec la morale, celle du pieux musulman que fut Ibn Ḥātima.

II-1. Mesures préventives : les « six choses non naturelles »

Les mesures prophylactiques sont traitées dans la cinquième question. Ibn Ḥātima distingue six domaines des activités humaines où elles doivent être mises en œuvre, « l'air de l'atmosphère environnant l'homme et son milieu, le mouvement et le repos, la nourriture et la boisson, le sommeil et la veille, l'évacuation et l'engorgement, le psychisme¹⁹ ». La présentation détaillée de ces six domaines intéresse à la fois l'histoire de la médecine et l'histoire de l'alimentation, mais elle n'est pas étrangère non plus à l'histoire de la construction.

Certaines mesures relèvent de précautions hygiénistes de base : dans le second point relatif au mouvement et au repos, le médecin stipule qu'« il importe de favoriser le repos lorsque cela est possible, et lorsque le mouvement est nécessaire il doit être modéré, afin de ne pas élever la température et de

¹⁶ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 46.

¹⁷ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 43.

¹⁸ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 53.

¹⁹ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 43-44.

ne causer ni précipitation ni fatigue²⁰ » ; un organisme affaibli est en effet plus fragile face à la maladie. Par ailleurs, un mouvement excessif entraîne une accélération du rythme respiratoire et, partant, augmente « l'inhalation de l'air dénaturé²¹ ». Dans le quatrième point concernant le sommeil et la veille, Ibn Ḥātima indique qu'« on ne doit pas trop prolonger [le sommeil], ce qui corrompt les humeurs et perturbe l'âme, ni le raccourcir, ce qui échauffe les humeurs et refroidit les esprits ». Dernier exemple, enfin, dans le sixième et dernier point, Ibn Ḥātima souligne le rôle du psychisme, en des termes étonnement modernes : « le meilleur comportement consiste à rechercher des états de joie, de gaité, de paix de l'âme, de calme du cœur, et à garder l'espoir²² ». Voltaire l'exprimera d'une manière plus lapidaire : « J'ai décidé d'être heureux parce que c'est bon pour la santé ».

Le point relatif aux aliments et aux boissons contient des informations intéressantes pour l'histoire de l'alimentation quant aux céréales, aux viandes, aux légumes et aux fruits consommés, ainsi qu'à leurs modes de préparation. En filigrane d'un traité sur la peste, se trouvent ainsi des pages d'un livre de cuisine de l'Islam médiéval, et plus précisément d'ailleurs d'al-Andalus, dont les spécificités en termes de préparations culinaires ont été mises en évidence par Manuela Marín²³ : en indiquant qu'il faut éviter les aliments lourds, Ibn Ḥātima cite les *muḡabbanāt*, célèbres gâteaux au fromage propres à la cuisine d'al-Andalus, dont ceux de Jerez sont particulièrement renommés ; ils sont parfois présentés dans un grand plat au milieu duquel est posé un récipient contenant du miel servant d'accompagnement aux gâteaux. Cette recette est si liée à al-Andalus que ces gâteaux, lorsqu'ils sont préparés à Tunis au XIV^e siècle, sont dits « mets d'al-Andalus²⁴ ».

Parmi les mesures préventives, Ibn Ḥātima signale également l'assainissement de l'air, qui passe par la diffusion de substances aromatiques dans les pièces de la maison, en jonchant le sol de plantes ou en l'arrosant d'eau parfumée. L'assainissement de l'air est lié également à l'exposition des pièces : « il faut occuper les chambres exposées au nord²⁵ » et, pendant les jours d'été « on dormira mieux dans les endroits exposés au nord, frais, où murmurent les vents, tandis qu'en hiver [on préférera] les lieux bien abrités²⁶ ». Notre connaissance de la maison nasride permet de prendre toute la mesure des indications du médecin : les maisons, introverties et à cour centrale, ont leurs pièces d'habitation distribuées autour d'une cour de plan rectangulaire le plus souvent et orientée nord-sud. Au-delà de variantes architecturales, apparaît fréquemment le modèle de la maison dont les pièces nobles, réservées à l'habitation et à la réception, se trouvent sur les côtés courts de l'espace central, tandis que les pièces réservées à la cuisine et à l'hygiène occupent les côtés longs de la cour²⁷. La maison nasride située, à Grenade, au n°4 de la

²⁰ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 44.

²¹ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 44.

²² Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 50.

²³ Manuela Marín, « Cuisine d'Orient, cuisine d'Occident », *Cultures et nourritures de l'Occident musulman, Médiévales*, 33, 1997, p. 9-21.

²⁴ Manuela Marín, « Cuisine d'Orient, cuisine d'Occident », *op. cit.*, p. 14.

²⁵ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 44.

²⁶ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 47.

²⁷ Antonio Orihuela Uzal, *Casas y palacios nazaríes (siglos XIII-XV)*, Barcelona : Fundación El Legado Andalusi, 1996.

rue Cobertizo de Santa Inés, constitue un très bel exemple de cette architecture, où les deux pièces principales se font face aux deux extrémités de la cour²⁸ : la salle principale, précédée d'un portique, est située au nord de la cour ; au sud de celle-ci, se trouvait une salle qui ouvrait directement sur la cour, dite « salle d'été » par les architectes qui l'ont étudiée. Par ailleurs, les études récentes de Luis García Pulido sur les réponses de l'architecture aux conditions climatiques apportent de précieuses indications sur le « nomadisme horizontal et vertical » qui amenait les habitants de la Grenade nasride à utiliser, au gré des saisons et des variations de température, des pièces différentes de leur maison : l'orientation choisie pour la cour centrale, de disposition nord-sud, est dominante dans les maisons d'époque nasride et elle constitue une excellente réponse aux conditions climatiques ; la salle principale, placée au nord de la cour et ouvrant au sud, était dotée de grandes ouvertures qui permettaient aux rayons solaires, très obliques en saison froide, de réchauffer la pièce, tandis que le portique la protégeait de l'ensoleillement en été ; la salle située au sud de la cour, ouvrant vers le nord, était protégée des rayons solaires²⁹.

Une maison saine, une hygiène de vie satisfaisante, qui comprend une correcte évacuation des humeurs par la purgation et la saignée, et une alimentation équilibrée ne suffisaient pas toujours à échapper à l'épidémie et Ibn Ḥātima complète ces mesures prophylactiques par des mesures curatives.

II-2. Mesures curatives

Elles font l'objet de la sixième question et Ibn Ḥātima distingue deux situations, « le traitement de la maladie dès son apparition avant qu'elle ne se soit installée et aggravée » et « les traitements lorsque la maladie triomphe et s'installe³⁰ ». S'il convient de laisser aux historiens de la médecine le soin d'examiner les traitements proposés, une saignée opérée par Ibn Ḥātima, au résultat miraculeux, mérite d'être évoquée ici, car elle met en scène une localité proche d'Almería : « Un habitant de l'agglomération de Baġġana [Pechina] dans la province d'Almería vint un jour me rapporter qu'il s'était trouvé dans un groupe d'une vingtaine de personnes fuyant l'épidémie ; il se plaignait depuis le début de sa maladie d'une violente douleur, de gêne respiratoire et de contraction des vaisseaux ». Deux saignées plus tard, « l'homme ne se plaignait plus que d'une légère faiblesse qui ne l'empêcha pas de se redresser immédiatement et de rentrer chez lui, guéri³¹ ».

Située à quelque six kilomètres d'Almería, à l'intérieur des terres, la localité de Pechina est historiquement liée à la ville portuaire, dont elle est le noyau primitif : placée dans les environs du siège épiscopal de l'Urci wisigothique,

²⁸ Carlos Sánchez Gómez, Antonio Orihuela Uzal et Antonio Almagro Gorbea, « La Casa nazari de la calle Cobertizo de Santa Inés, n° 4, en Granada », *Cuadernos de la Alhambra*, 28, Grenade, 1992, p. 135-166 ; Antonio Orihuela Uzal, *Casas y palacios nazaries (siglos XIII-XV)*, *op. cit.*, p. 269-280.

²⁹ Luis José García Pulido, « Respuestas de las viviendas andalusíes a los condicionantes climáticos. Algunos casos de estudio », *La casa medieval en la Península Ibérica*, María Elena Díez Jorge et Julio Navarro Palazón (éds.), Madrid : Sílex ed., 2015, p. 229-267.

³⁰ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 53 et 57.

³¹ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 56.

Pechina a concentré le peuplement de la basse vallée de l'Andarax dès le VIII^e siècle et elle se développa dans les années 880, lorsque des marins établis jusque-là dans la région de Tortosa vinrent s'y installer et créèrent là une enclave politiquement autonome et économiquement dynamique, qui, dans la première moitié du X^e siècle, frappait monnaie et exportait sa production textile jusqu'en Égypte et au Yémen³². Au milieu du X^e siècle, au moment des travaux entrepris par le calife pour doter Almería d'un port fortifié, Pechina demeurait le principal lieu de peuplement de la région : l'habitat était ceint d'une muraille et il abritait la grande mosquée du district. La *fitna* fut fatale à Pechina : en 1011-1012, les habitants de Pechina abandonnèrent leur ville au profit d'Almería³³ ; au milieu du XII^e siècle, lorsqu'al-Idrīsī rédige son *Livre de Roger*, Pechina « est tombée en ruines [...] il ne reste que des vestiges de ses constructions, à part sa mosquée du vendredi qui est encore debout³⁴ ».

Indice de la réputation dont jouissait le médecin d'Almería mais aussi de l'impossibilité d'être soigné à Pechina, l'épisode indique qu'au milieu du XIV^e siècle Pechina n'est pas complètement en ruine et désertée : le renouveau de la localité peut-il être mis en relation avec la forte croissance démographique que connut le sultanat nasride³⁵ ?

II-3. Entre foi et raison, la position d'Ibn Ḥātima

Toutes ces mesures de prophylaxie et de soin doivent être conciliées avec la foi, d'où l'examen de *ḥadīṭ*-s relatifs à l'épidémie et présentant entre eux des contradictions³⁶. Ibn Ḥātima place l'examen de ces *ḥadīṭ*-s après la présentation des mesures préventives et curatives ; au siècle suivant, le cadī de Grenade Ibn Manẓūr procédera exactement à l'inverse, en ouvrant son traité sur l'épidémie par une longue partie consacrée aux invocations et aux prières destinées à éloigner le mal et à implorer le pardon de Dieu, indiquant clairement au lecteur sa soumission au décret divin³⁷. La position d'Ibn Ḥātima entre science médicale et foi mérite donc d'être soulignée ; elle a ainsi

³² Christophe Picard, « Pechina-Almería aux IX^e-X^e siècles. La naissance d'un port omeyyade en Méditerranée », *Villes méditerranéennes au Moyen Âge*, Élisabeth Malamut et Mohamed Ouerfelli (dir.), Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence, 2014, p. 163-176 ; Christine Mazzoli-Guintard, « L'émergence d'Almería, ville portuaire d'al-Andalus : un établissement urbain né de la Méditerranée (VIII^e-X^e siècles) », *Entre horizons terrestres et marins, Sociétés, campagnes et littoraux de l'Ouest atlantique, Mélanges offerts à Jean-Luc Sarrazin*, Frédérique Laget, Philippe Josserand et Brice Rabot (éds.), Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 35-47.

³³ Selon le témoignage d'al-Ruṣāṭī (1074-1147) : Emilio Molina López, « Noticias sobre Bayyana (Pechina-Almería) en el 'Iqtibās al-anwār' de al-Ruṣāṭī. Algunos datos historiográficos », *Revista del Centro de Estudios Históricos de Granada y su Reino*, 1, 1987, p. 117-132.

³⁴ Idrīsī, *La première géographie de l'Occident*, trad. du chevalier Jaubert revue par Annliese Nef, Paris : Flammarion, 1999, p. 285.

³⁵ Sur le dynamisme démographique du sultanat nasride, voir Miguel Ángel Ladero Quesada, « Datos demográficos sobre los musulmanes de Granada en el siglo XV », *Anuario de Estudios Medievales*, 8, 1972-73, p. 481-90.

³⁶ Ainsi entre le *ḥadīṭ* interdisant d'entrer dans un pays où sévit une épidémie ou d'en sortir et le *ḥadīṭ* « Pas de propagation, pas de superstition », à propos de la croyance que seul Dieu peut agir sur le sort des créatures.

³⁷ Suzanne Gigandet, « Trois *maqālāt* sur la prévention des épidémies », *op. cit.*, p. 274-282.

été résumée par Suzanne Gigandet : « Ibn Ḥātima, autant qu'un esprit scientifique, était un musulman sincère et scrupuleux soucieux de concilier les enseignements de la *ṣarī'a* et de la sunna avec le savoir hippocratique et son expérience personnelle. Il ne s'en remet pas au décret divin sans rappeler la responsabilité humaine individuelle et affirme la légitimité et l'efficacité possible des mesures préventives et curatives contre la maladie. Il se distingue ainsi des théologiens et des religieux qui prônent l'abandon total à la volonté divine, considérant la peste comme un châtement envoyé aux hommes contre lequel il est vain de lutter, le seul recours étant la pénitence et la prière. [...] il pose la question de la liberté de l'homme face au destin : a-t-il la possibilité de choisir lorsque plusieurs alternatives s'offrent à lui ?³⁸ ». Suzanne Gigandet interroge même l'authenticité, totale ou partielle, des quatre dernières questions du traité d'Ibn Ḥātima, où sont discutés les *ḥadīth*-s relatifs à l'épidémie : ces questions « sont-elles intégralement composées par Ibn Ḥātima ou le copiste [...] a-t-il ajouté ses propres observations ?³⁹ ».

Notons d'ailleurs que la sixième question du traité, relative aux traitements, s'achève par le rappel de la parole d'Hippocrate relative à l'épidémie comme manifestation du courroux de Dieu : « elle ne peut être écartée qu'en implorant Son agrément, car Il est le seul recours contre Sa propre colère⁴⁰ ». Ibn Ḥātima, ou son copiste, fait suivre la parole hippocratique des lignes suivantes :

« Je rappelai avec insistance le sens de cette supplique à la grande mosquée d'Almería – que Dieu conserve longtemps sa mémoire ! – au temps de l'épidémie, le jour où je m'adressai à l'élite comme au peuple, sollicitant pour moi-même et pour eux un remède qui apporte la guérison ; mais après une réflexion approfondie je vis que ce discours ne pouvait suffire à l'apaisement des cœurs et à la guérison, seul pouvait être efficace l'abandon à la volonté de Dieu Très-Haut et à Sa miséricorde par la conjugaison de trois conduites : le repentir devant Dieu, gloire à Lui !, par la pénitence pour les fautes passées, la résistance à la tentation des infractions et la ferme résolution de ne pas répéter le passé en respectant la loi de Dieu, gloire à Lui !, par l'humilité devant Lui et la crainte d'abuser de Sa bonté pour lui désobéir, et par la sollicitation de Son indulgence, et tout cela après avoir rejeté les injustices et les péchés. La seconde conduite sera la demande continuelle du pardon, les prières et les récitation durant la nuit et du matin au soir. La troisième consistera à tendre les deux mains pour faire l'aumône et reconforter les plus faibles en faisant le bien⁴¹ ».

Ce complément, qui achève la sixième question en rompant complètement avec la teneur du discours des pages précédentes et qui constitue la transition avec le point relatif aux *ḥadīth*-s, soulève aussi la question de son authenticité : le copiste, qui insère parfois une note personnelle dans le manuscrit ainsi que le note Suzanne Gigandet, aurait-il pu aller jusqu'à ajouter ce long complément ? Le « je » est-il le copiste, qui aurait été un uléma d'Almería, ou bien est-ce l'auteur lui-même ? Un retour aux manuscrits et une étude

³⁸ Suzanne Gigandet, « Introduction », *La grande peste en Espagne musulmane au XIV^e siècle*, *op. cit.*, p. 12-13.

³⁹ Suzanne Gigandet, « Abū Ḡa'far Aḥmad ibn Ḥātima et la Grande Peste de 749/1348 dans sa ville Almería », *Arabica*, 53-1, 2006, p. 143-152, en part. p. 151.

⁴⁰ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 73.

⁴¹ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 73.

lexicographique permettraient peut-être d'éclairer la composition du traité, entre auteur et copistes, et donc de mieux saisir la pensée d'Ibn Ḥātima entre « affirmation absolue de la toute-puissance de Dieu, le seul Agent dans l'univers, la négation de toute action d'une chose ou d'un individu sur un autre, et les *ḥadīṭ*-s qui recommandent d'éviter l'approche des terres infestées et la promiscuité entre les animaux sains et les malades⁴² ».

III-Un terrain prédisposé au développement de l'épidémie : Alméria dans les années 1340

III-1. Le site d'Alméria : une prédisposition au développement de l'épidémie

Ibn Ḥātima s'interroge sur les raisons pour lesquelles Alméria fut si précocement et si fortement touchée par la peste : la réponse tient en la prédisposition (*al-isti'dād*) de la ville, prédisposition due aux conditions naturelles, la topographie et le climat. Ibn Ḥātima s'attache ainsi à décrire avec force détails le tracé des murailles d'Alméria, celles des deux faubourgs qui encadrent le noyau urbain primitif, appelé *al-madīna al-dāḥiliyya* (la ville intérieure), les murailles de la citadelle aussi (fig.1 : 1-4) ; ce minutieux exposé est considéré comme l'une des plus précises, et précieuses, descriptions des fortifications de la ville à l'époque médiévale⁴³.

Selon Ibn Ḥātima, l'épidémie se développe à cause d'une altération de l'air, qui touche davantage les régions chaudes et humides, comme le sont les zones littorales. Située dans une plaine côtière, isolée qui plus est des vents du nord par le relief, l'épidémie a trouvé à Alméria un terrain favorable à son développement. Le ruissellement des pluies, par ailleurs, alimente des mares dont les eaux croupies et dormantes, utilisées par les habitants pour leur alimentation, produisent des miasmes dangereux : le XIX^e siècle a conservé la mémoire de pluies torrentielles et d'inondations à Alméria, où la statue de la Charité, au sud de l'avenue Federico García Lorca, rappelle le souvenir de la terrible inondation du 11 septembre 1891, qui emporta quelque 2000 maisons et fit vingt victimes dans la ville⁴⁴.

Il ne fait aucun doute aujourd'hui que la peste s'est diffusée, depuis l'Asie centrale jusque dans les ports de la Méditerranée occidentale, par le comptoir génois de Caffa assiégé en 1346 par les Mongols⁴⁵ : la Sicile est touchée dès la

⁴² Suzanne Gigandet, « Introduction », *La grande peste en Espagne musulmane au XIV^e siècle*, *op. cit.*, p.13.

⁴³ Pour l'identification des microtoponymes de cette description, voir Jorge Lirola Delgado, *Almería andalusí y su territorio, Textos geográficos*, Almería : Fundación Ibn Tufayl, 2005, p. 161-167.

⁴⁴ Francisco Miguel Guerrero Montero, « 1898: el fin de un siglo de desastres en Almería », *La crisis de fin de siglo en la provincia de Almería : el desastre del 98*, Celestina Rozalén Fuentes et Rosa María Ubeda Vilches (coord.), Almería : Instituto de estudios almerienses, 2004, p. 113-128.

⁴⁵ Sur la peste, demeure fondamentale Jean-Noël Biraben, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, t. I : *La peste dans l'histoire*, t. II : *Les hommes face à la peste*, Paris-La Haye : Mouton, 1976. Parmi les travaux récents, voir Frédérique Audoin-Rouzeau, *Les chemins de la peste, Le rat, la puce et l'homme*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2003 et, pour l'Orient, Husam al-Abbadi, « La Peste Negra en

fin de l'été 1347, Gênes et Marseille en novembre 1347, Venise en janvier 1348 et Alméria, donc, en juin 1348. Ibn Ḥātima évoque à plusieurs reprises la présence, à Alméria, de commerçants venus de la Méditerranée orientale où sévissait l'épidémie : « J'ai appris de la bouche de quelques commerçants chrétiens dignes de foi, arrivés de l'Orient chez nous à Alméria à cette époque, qu'au large des côtes turques dont les habitants étaient frappés par l'épidémie, des poissons morts, décomposés, flottaient à la surface de l'eau⁴⁶ ». Ibn Ḥātima a l'intuition de la contagion, de la transmission de la maladie d'une personne à une autre⁴⁷, intuition aussi géniale que novatrice : « J'ai observé que parmi les marchands du souk des fripiers à Alméria qui vendent les vêtements et la literie des morts nombre d'entre eux meurent, seul survit un très petit nombre, et cela jusqu'à maintenant, alors que ceux qui vivent dans les quartiers des autres souks subissent le sort commun aux habitants de la ville⁴⁸ ». Même s'il a l'intuition de la contagion, Ibn Ḥātima n'établit pas de lien entre l'entrée de bateaux dans le port d'Alméria et l'épidémie, dont il signale d'ailleurs qu'elle débuta dans un village situé à l'est de sa province⁴⁹. Alméria était en effet un port très actif du sultanat nasride et l'essor de la ville portuaire, depuis le temps du califat omeyyade, est intimement lié aux activités d'échanges avec l'ensemble de la Méditerranée ; au temps de son apogée, à savoir l'époque des taifas et celle des Almoravides, du moins jusqu'à la conquête de 1147, Alméria peut être considérée comme une « ville monde », qui entretenaient des relations économiques avec la majeure partie de l'oekoumène, du Maghreb à la mer Caspienne et avec la route de la soie, de l'Italie à l'Afrique subsaharienne : dans son port, transitèrent des porcelaines de Chine et du marbre destiné aux rois de Gao⁵⁰.

Ibn Ḥātima, en revanche, se fait l'écho des deux théories qui circulaient alors au sujet du foyer d'origine de la maladie, la Chine ou l'Abyssinie : « On m'a rapporté de source sûre provenant de commerçants chrétiens arrivés chez nous à Alméria [que la peste] avait commencé au pays de [Cathay...]. D'autres chrétiens arrivant chez nous m'ont rapporté également qu'ils avaient appris qu'elle avait débuté en Abyssinie⁵¹ ». Lorsque la peste atteignit Alméria en juin 1348, la ville venait d'être victime de deux calamités, la guerre et la famine.

Oriente », *Ibn Jaldún, El Mediterráneo en el siglo XIV : auge y declive de los imperios*, María Jesús Viguera Molins (coord.), Sevilla : Fundación El legado andalusí-Fundación José Manuel Lara, 2006, p. 254-257.

⁴⁶ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 22.

⁴⁷ Le terme « contagion », emprunt au latin classique *contagio* (*cum + tangere*, toucher) apparaît avec le signifié d'un « attouchement dommageable et dangereux » en 1538 dans le *Dictionarium latinogallicum* de R. Estienne (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <https://www.cnrtl.fr>) ; consulté le 01/09/2021.

⁴⁸ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 40. Rachel Arié avait souligné la position novatrice des savants du sultanat de Grenade qui insistèrent sur la nécessité de l'isolement et les dangers de la contamination par le contact, notion étrangère aux médecins du reste de l'Occident de l'époque (*L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris : E. de Boccard, 1973, p. 435-436).

⁴⁹ Localité non identifiée : al-Ḥawām selon R. Arié (p. 397) ou al-Ḥawā'im selon S. Gigandet (p. 28).

⁵⁰ Christine Mazzoli-Guintard, « Almería, ¿ciudad-mundo en los siglos XI y XII ? », *Carolvs, Homenaje a Friedrich Edelmayer*, Francisco Toro Ceballos (éd.), Alcalá la Real : Ayuntamiento, 2017, p. 241-249.

⁵¹ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 29.

III-2. Alméria en 1348 : une ville portuaire diminuée

Port très actif de la Méditerranée occidentale au Moyen Âge, sans doute même le plus actif de tous au XI^e siècle et dans la première moitié du XII^e siècle, Alméria subit des sièges successifs qui mirent fin à la prospérité de la ville. Ville de la frontière maritime d'al-Andalus, Alméria naquit de la guerre, comme tour de surveillance de la Méditerranée et lieu de *ribāṭ* au IX^e siècle, comme port fortifié du califat face aux Fāṭimides au siècle suivant. Port florissant, qui drainait une part considérable des activités d'échanges de la Méditerranée d'alors, même si le corpus documentaire ne permet pas de quantifier celle-ci, Alméria fut conquise le 17 octobre 1147 par une coalition de Pisans, de Génois, de Catalans, de Castellans et de Léonais ; les Almohades reprirent Alméria en 1157, après plusieurs opérations militaires infructueuses contre la ville⁵². Les historiens s'attachent à souligner que jamais la ville ne retrouva sa prospérité d'antan et que le rôle de premier port d'al-Andalus revint à Málaga. Toutefois, Alméria demeura une ville portuaire non négligeable du sultanat de Grenade, ce qui explique pourquoi elle subit, entre le 3 août 1309 et le 22 janvier 1310, un long siège orchestré par Jacques II d'Aragon et magistralement narré par un témoin, Ibn al-Baḡīl (m. 1348-1349), lettré chargé à Alméria de la perception des impôts, dont le récit fut copié et conservé par Ibn al-Qāḍī (m. 1616), dans son dictionnaire biographique, *Durrat al-ḥiḡāl*⁵³. En 1348, c'est donc une ville affaiblie par la guerre qui est affectée par la peste⁵⁴ : en 1327, une flotte castillane remportait une victoire navale sur les Nasrides entre Alméria et Málaga⁵⁵.

Or, la guerre entraîna la disparition d'une partie du tissu urbain : 1147 brisa la prospérité économique d'Alméria et la ville perdit presque le tiers de sa superficie intra-muros. Lorsqu'Ibn Ḥātima rédigeait son traité, le faubourg occidental avait disparu depuis presque un siècle (fig.1 : 3) : « la partie ouest est appelée al-Ḥawḍ, la citerne [...elle est] en ruine et aujourd'hui dépeuplée, excepté vers les remparts⁵⁶ ». Au centre, *al-madīna al-dāḥiliyya*, le noyau originel de la ville, n'était plus entièrement habité (fig. 1 :1) : selon Lorenzo Cara Barrionuevo, la partie occidentale de la ville intérieure avait été abandonnée avant la fin du XIII^e siècle, abandon matérialisé par la construction, sans doute avant le siège de 1309, d'un mur qui coupait en son

⁵² Christine Mazzoli-Guintard, « Guerre et paix à Almería, ville de la frontière d'al-Andalus X^e-XV^e siècles », *11 Estudios de Frontera, La realidad bifronte de la frontera, Homenaje a Carmen Argente del Castillo Ocaña, Alcalá la Real-19 y 20 de octubre 2018*, Francisco Toro Ceballos (éd.), Jaén : Diputación, 2020, p. 243-253.

⁵³ Ibn al-Qāḍī, « Le siège d'Almería en 709 », éd. et trad. R. Basset, *Journal asiatique*, 1907-2, p. 275-303 et « La relation du siège d'Almería en 709 (1309-1310) d'après de nouveaux ms de la *Durrat al-ḥiḡāl* », éd. et trad. I. S. Allouche, *Hespéris*, XVI, 1933, p. 122-138.

⁵⁴ Christine Mazzoli-Guintard, « Violencia armada, paisaje urbano y *ahl al-bādiya* en Almería (ss. X-XV) », *Más allá de las murallas, Contribución al estudio de las dinámicas urbanas en el sur de al-Andalus*, María Mercedes Delgado Pérez (éd.), Madrid : La Ergástula, 2020, p. 13-30.

⁵⁵ Rachel Arié, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, op. cit., p. 99, sur la foi de la *Crónica de Alfonso XI* et d'Antonio de Capmany.

⁵⁶ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 36.

milieu la vieille ville pour protéger l'espace toujours habité⁵⁷. Quant au faubourg oriental, dit al-Muṣalla, la partie de la ville « la plus peuplée et la plus vaste des trois » selon Ibn Ḥātima⁵⁸, il comptait également de vastes zones dépeuplées, ainsi que l'a mis en évidence l'archéologie (fig. 1 : 3) : dans la partie méridionale du faubourg oriental, les fouilles menées sur quelque 1000 m² dans la rue Álvarez de Castro ont montré l'abandon complet de ce secteur à compter du milieu du XII^e siècle⁵⁹.

Affaibli par la guerre, Almería le fut aussi dans la première moitié du XIV^e siècle par la famine ; conscient qu'une épidémie frappe plus violemment des individus affaiblis, Ibn Ḥātima évoque de la manière suivante la relation entre propagation de l'épidémie et famine : « Des maladies bénignes et des fièvres putrides frappent les gens de certains pays où sévit une famine qui les contraint à consommer des grains auxquels ils ne sont pas habitués ou des graines usuelles mais gâtées et moisies qui infectent leurs humeurs et altèrent leur tempérament, de sorte que nombre d'entre eux sont malades et meurent, en l'absence de modification ou d'infection de l'air⁶⁰ ». Cette situation fut précisément celle d'Almería en 1330 : « C'est ce qui arriva dans notre ville d'Almería il y a environ dix-neuf ans à cause d'une terrible famine et de la hausse des prix qui contraignirent les gens à consommer des blés avariés et des orges stockées depuis très longtemps. Mais la plupart des morts étaient les gens affaiblis, démunis, particulièrement exposés dans cette circonstance⁶¹ ».

III-3. L'épidémie au quotidien : quelques observations

Ibn Ḥātima fournit quelques informations sur la vie quotidienne à Almería au temps de la peste. Le lettré a bien entendu noté les effets de la peste sur la mortalité ; « les décès pendant cette période atteignirent le nombre de 70 âmes environ chaque jour⁶² », surmortalité que l'étude des dictionnaires biographiques laisse également transparaître⁶³ : pour chacune des années qui encadrent l'épidémie, 748/1347-48 et 751/1350-51, le décès d'un seul savant figure dans le corpus documentaire étudié, tandis que le nombre de décès est de 5 pour 749/1348-49 et de 7 pour 750/1349-50, les deux années de la peste noire cumulant 17% des décès recensés sur l'ensemble du siècle.

⁵⁷ Lorenzo Cara Barrionuevo, « La madīna de Almería durante época nasrī. ¿ Hacia una ciudad rural ? », *Las ciudades nazaríes*, Antonio Malpica Cuello et Alberto García Porrás (coord.), Granada : Ed. Alhulia, 2011, p. 341-380, en part. p. 348.

⁵⁸ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 36.

⁵⁹ José Luis García López, Lorenzo Cara Barrionuevo et Domingo Ortiz Soler, « Características urbanas del asentamiento almohade y nazarí en la ciudad de Almería a la luz de los últimos hallazgos arqueológicos », *Almería entre culturas, siglos XIII al XVI*, Almería : Instituto de Estudios Almerienses, 1990, t. I, p. 91-114, en part. p. 95.

⁶⁰ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 27.

⁶¹ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 27.

⁶² Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 29.

⁶³ Pilar Lirola Delgado, Ildelfonso Garijo Galan et Jorge Lirola Delgado, « Efectos de la epidemia de peste de 1348-9 en la ciudad de Almería », *Revista del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos en Madrid*, XXXII, 2000, p. 173-204.

Ibn Ḥātima n'évoque en revanche aucune réaction d'inquiétude ou de peur de la part des habitants de la ville⁶⁴ : cela conforte l'idée que, même si les solidarités familiales étaient parfois rompues lorsque la peste sévissait, ainsi que le note le chroniqueur Michel de Piazza (m. 1377) à propos de Messine, l'angoisse associée à la menace que faisait craindre une épidémie a davantage été décrite par les historiens que par les contemporains des faits eux-mêmes⁶⁵. Ibn Ḥātima n'évoque pas non plus de manifestation collective et spécifique de piété : certes, le *ḥātib* incita les fidèles, lors de la prière du vendredi dans la grande mosquée d'Almería, à la prière et à l'aumône pour apaiser le courroux divin et mettre fin à l'épidémie, mais il n'est pas question d'une manifestation de piété particulière.

Enfin, les interventions d'Ibn Ḥātima en termes de prophylaxie sont révélatrices des modes de gestion de la ville en al-Andalus, qui reposaient à la fois sur les autorités politiques et sur les communautés d'habitants. Les autorités assuraient le maintien de l'ordre, la mise en place et l'entretien des infrastructures urbaines d'envergure, le rôle fondamental revenant ici au *muhtasib*, responsable des métiers, de la construction, des marchés et des bonnes mœurs. Les communautés d'habitants (*ahl al-*, litt. les gens de-) n'avaient pas de fonction officielle mais, relais entre les habitants et les autorités, géraient les métiers, les communautés confessionnelles et les quartiers⁶⁶. En tant que lettré dans une ville en crise, Ibn Ḥātima joua un rôle dans le cadre précis de ses compétences de médecin, comme on l'a déjà indiqué ; il intervint aussi pour conseiller les habitants d'Almería, lors du sermon du vendredi midi, et peut-être aussi donna-t-il son opinion aux autorités politiques de la ville, à commencer par le gouverneur d'Almería. On ignore en effet de quelle manière il fit connaître son point de vue sur la fréquentation du bain, qu'il consigna dans son traité parmi les mesures préventives ; la nécessité d'une bonne hygiène corporelle passait en effet par la fréquentation du bain⁶⁷. « Le bain le plus profitable est celui dont on éprouve la nécessité ; on se rendra dans un local en sous-sol où l'air est tempéré, l'eau douce et tiède afin d'être agréable lorsque le corps en est aspergé. Le bain durera jusqu'à ce que le garçon de bain ait achevé la toilette corporelle sans que le baigneur ait à effectuer lui-même le moindre soin concernant son corps ; lorsque les opérations nécessaires sont terminées, il revêtira des habits de lin souples parfumés à l'eau de rose additionnée d'un peu de vinaigre et il

⁶⁴ Sur les mécanismes des réactions de peur, voir Andrea Boscoboinik, « ¿Por qué estudiar los miedos desde la antropología? », *Arxiu d'Etnografia de Catalunya*, 16, 2016, p. 119-136.

⁶⁵ François-Olivier Touati, « Espace urbain, maladie et épidémies au Moyen Âge », *Histoire urbaine*, 2, 2000, p. 9-38. La citation de Michel de Piazza maintes fois reproduite en argumentation d'une rupture des liens familiaux, signe de la plus haute angoisse, est : « On se haïssait l'un l'autre à un point tel que si un fils était atteint dudit mal, son père refusait absolument de rester à ses côtés ».

⁶⁶ Sur la gestion des villes en al-Andalus, Christine Mazzoli-Guintard, « La gestión de las ciudades en al-Andalus », *A 1300 años de la conquista de al-Andalus : historia, cultura y legado del Islam en la Península*, D. Melo Carrasco et F. Vidal Castro (éds.), Coquimbo-Chile : Centro Mohammed VI para el Diálogo de Civilizaciones, 2012, p. 199-214. Ce système dual de gestion de la ville peut être aisément mis en évidence à travers la gestion de l'eau : Christine Mazzoli-Guintard, « Entre public et privé, l'alimentation en eau de Cordoue (VIII^e-XII^e siècles) », *Villes méditerranéennes au Moyen Âge*, op. cit., p. 147-162.

⁶⁷ Sur le bain en al-Andalus, voir la belle mise au point de Caroline Fournier, *Les Bains d'al-Andalus VIII^e-XV^e siècle*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2016.

repartira par étapes et tranquillement. Mais pour qui est soucieux de se protéger de la maladie et de se tenir à l'écart du malheur, il est impératif de ne pas se rendre au *ḥammām*. J'ai vu des gens gravement contaminés de ce fait et bien peu d'entre eux ont été épargnés. Dieu est le plus savant, et je conseille de n'y entrer qu'en observant les règles mentionnées⁶⁸ ». Comme il l'a indiqué à propos du souk des fripiers et de la vente de biens ayant appartenu à des malades, Ibn Ḥātima met en garde contre les risques de contamination au travers des objets : seul le garçon de bain doit toucher les accessoires de la toilette, ainsi les flacons contenant onguents et parfums, les pierres ponceuses ou encore les pinces à épiler, artefacts les plus représentatifs des fouilles de *ḥammām* en péninsule Ibérique⁶⁹.

Conclusion

Le traité d'Ibn Ḥātima sur la peste a donc été exploré sous l'angle de l'histoire urbaine. Les dix questions et réponses au sujet de l'épidémie de peste qui sévissait à Almería permettent à Ibn Ḥātima de présenter les mesures prophylactiques et curatives qui doivent être suivies pour endiguer la maladie. L'éthique de notre lettré, en tant que médecin, repose donc tout à la fois sur les connaissances médicales de son temps, qu'il maîtrisait parfaitement, et sur le respect des textes sacrés, dont il sut démêler les contradictions. Ibn Ḥātima fit également une place à une notion nouvelle, celle de la transmission de la maladie par le contact avec des objets ayant appartenu aux malades, qu'il s'agisse de l'achat de vêtements dans le souk des fripiers ou de la manipulation des objets de toilette au bain. Génial précurseur, Ibn Ḥātima est représentatif du riche patrimoine légué par al-Andalus.

⁶⁸ Ibn Ḥātima, *Réponse*, p. 49-50.

⁶⁹ Caroline Fournier, *Les Bains d'al-Andalus VIII^e-XV^e siècle*, op. cit., p. 222-223.